POSITION SYSTÉMATIQUE ET NOMENCLATURE DE L'*ACHORION QUINCKEANUM* (1)

Par R. VANBREUSEGHEM (d'Anvers)

Beaucoup ont sans doute oublié qu'il fut un temps où les dermatologues, étudiant l'étiologie du favus, se divisaient en unicistes et en pluralistes. Les premiers prétendaient que le favus humain n'est dû qu'au seul *Achorion schœnleini*; les autres assuraient que l'agent causal pouvait être multiple. Cependant, les pluralistes devaient l'emporter et il fut bientôt hors de doute que l'*Achorion quinckeanum* de la souris était capable de déterminer chez l'homme, spontanément ou expérimentalement, des lésions faveuses. A vrai dire, alors que l'*Achorion schœnleini* crée surtout des lésions du cuir chevelu, les symptômes déterminés par l'*Achorion quinckeanum* se localisent à la peau glabre; les deux parasites ont en commun la production de godets. Ceux dont on isole l'ancien α -Pilze de Quinke sont en réalité souvent minuscules et inclus dans une image d'herpès circiné.

La connaissance mycologique de l'*Achorion schœnleini* telle qu'elle ressort de l'œuvre de Sabouraud fut développée par Langeron qui montra, avec Baeza, l'existence de six jordanons en Afrique du Nord et rangea systématiquement ce parasite parmi les *Trichophyton* à culture glabre. Les travaux du même auteur avec Milochévitch nous apprirent tout ce qu'on pouvait tirer de sa morphologie lorsqu'on le cultivait sur des milieux naturels et il ne semble pas qu'il nous reste beaucoup à apprendre dans ce sens.

Si, par contre, on tente de se faire une idée d'ensemble de l'*Achorion quinckeanum*, de ce qu'il est réellement, de sa morphologie, de ses formes de fructifications, on s'aperçoit rapidement qu'on se bute à un mur d'incertitudes et de contradictions. Dodge, auquel on ne peut reprocher de simplifier les choses, reconnaît que cette espèce présente de nombreux problèmes; qu'il est difficile de savoir si les

(1) Etude effectuée sous les auspices de l'Institut pour la Recherche Scientifique en Afrique Centrale.

premiers auteurs ont eu affaire à l'*Achorion schœnleini* ou au *quinckeanum* ; que les faits morphologiques sont contradictoires à l'extrême.

Dodge l'appelle *Achorion muris*. Sabouraud déjà écrivait *Achorion quinckeanum* ou *muris*. Malgré notre désir d'honorer la mémoire de nos compatriotes, Gluge et d'Udekem, qui en 1857 décriront un « parasite végétal observé sur la peau d'une souris » auquel ils donnèrent le nom de *Microsporum muris*, nous sommes obligés d'insister sur le fait que leur description sommaire ne permet pas de savoir avec certitude à quel parasite ils avaient affaire. En effet, ces auteurs se bornèrent à constater que les lésions cutanées qu'ils ont trouvées sur une souris étaient constituées de filaments mycéliens et de spores, mais ils n'ont fait aucune culture. Sachant que les godets faviques, quelle que soit leur origine, sont constitués des mêmes éléments, il est de toute évidence impossible de conclure que le *Microsporum muris* est le parasite qui sera décrit plus tard par Quincke et deviendra l'*Achorion quinckeanum*. Cependant, Gluge et d'Udekem firent une excellente description clinique du favus de la souris, description à laquelle il n'y a rien à ajouter, et nous voulons leur rendre hommage en la reproduisant ici :

« Sur la partie supérieure du museau se trouvait une plaque de couleur « blanche s'étendant à peu près depuis la hauteur des yeux jusqu'à « l'ouverture des narines. Du côté gauche, cette plaque envahissait les « joues et l'œil, qui était entièrement détruit ; du côté droit, elle s'étendait « seulement jusqu'à l'œil sans l'entamer. Cette plaque blanchâtre « était irrégulièrement bosselée à sa face supérieure ; sa face inférieure « adhéraient intimement à la peau qui, à cet endroit, était injectée, amincie « et entièrement dépourvue de poils. La plaque était sèche, dure, s'écrasant « difficilement. L'ayant soumise à un examen microscopique, nous « trouvâmes qu'elle était entièrement composée par une mucédinée voisine « de celle qui produit chez l'homme la mentagre et la teigne décalvante.

« Cette mucédinée présentait des filaments et des sporules. Les filaments, enchevêtrés les uns dans les autres, étaient ondulés, transparents, non cloisonnés, présentant de nombreuses ramifications sans granules à l'intérieur ; ils mesuraient en largeur 0,006 de millimètre. L'extrémité des filaments se résolvait en sporules.

« Les sporules étaient caduques et se rencontraient en grand nombre entre les filaments ; ils étaient sphériques, transparents, à contours foncés, sans granules à l'intérieur. Quand ils étaient encore attachés aux filaments, ils étaient situés les uns à côté des autres, et formaient quelquefois plusieurs ramifications.

« Les sporules se développaient par le cloisonnement de l'extrémité des filaments ; leur diamètre est de 0,006 de millimètre. »

Quincke reprend en 1886 l'étude des agents du favus sur lesquels il a fait une première communication en 1885 dans les *Monatshefte für praktische Dermatologie*. Dans son travail de 1886, il décrit trois champignons qu'il dénomme α , β et γ ; l' α -Pilz fut isolé d'un herpès circiné de la nuque chez un jeune homme de 21 ans qui, fréquemment, portait des sacs de farine sur l'épaule droite. Dans ce cercle d'herpès, il reconnaît la présence de godets constitués par des filaments mycéliens et des éléments sporulés en très grand nombre. Dans les squames, il découvre également des filaments, mais les spores sont en nombre restreint. La lésion guérit rapidement par une thérapeutique banale, mais il a pu obtenir aisément des cultures qu'il inoculera avec succès à l'homme et à la souris. Chez ces sujets d'expérience, le parasite reproduit les godets caractéristiques. Quincke signale qu'au 18^e jour de l'inoculation chez l'homme, les poils sont intacts, mais il ne dit rien de l'existence de lésions pilaires chez l'animal.

La morphologie de l' α -Pilz est la suivante : sur gélatine peptonée, le champignon apparaît blanc de neige, ferme, feutré ; son verso a une teinte jaune soufre. Ultérieurement, il présente des plis peu marqués. Microscopiquement, les filaments portent des spores latérales, arrondies et allongées, de 3 à 6 μ de diamètre, auxquelles Quincke donne le nom de « mikrogonidien » : ce sont manifestement nos aleuries. Ces aleuries font leur apparition dès le 4^e ou le 5^e jour. Mais, outre ces « mikrogonidien », l' α -Pilz donne naissance à des « makrogonidien », qui sont nos fuseaux, longs de 40 à 70 μ , lisses, à double contour, et divisés par des parois transversales en 4 à 7 loges. L'extrémité des « makrogonidien » est tantôt en massue, tantôt en longue pointe étirée. Un dessin (fig. 1) montre 4 fuseaux, dont 3 reproduisent exactement l'image des fuseaux caractéristiques des *Microsporum* animaux.

Les champignons β et γ sont moins fortement décrits. Leurs cultures ne sont inoculables ni à l'homme, ni à l'animal. Quincke estime qu'ils se ressemblent beaucoup. Ils présentent tous deux des formations sphériques que l'auteur compare à des sporanges de *Mucor*. Les autres formes de reproduction ne sont pas décrites. L'examen des dessins fait penser que ces formations sphériques pourraient être des chlamydospores : on ne voit ni aleuries, ni fuseaux. La première bonne description d'un parasite capable de déterminer chez l'homme et chez l'animal des lésions faviques nous le présente donc sous l'aspect d'un *Microsporum* animal qui ne détermine pas de lésions pilaires.

Bodin, en 1902, publie un travail modèle sur l'*Achorion quinckea*.

num, binôme par lequel Zopf, en 1890, désigna l'agent du favus de la souris. Ce nom, écrit Bodin, « doit lui être conservé désormais, à l'exclusion de tout autre, pour une raison de priorité sur laquelle je n'ai pas à m'arrêter ». Mais nous nous arrêterons sur cette affirmation de Bodin : Quincke, en effet, n'a pas isolé son parasite de la souris. Il l'a isolé d'un malade dont la profession laissait suspecter un contact avec la souris et, de plus, il a pu inoculer son parasite à cet animal. Bodin, au contraire, isole cinq fois son parasite de la souris. Et, dans un sixième cas, il l'isola d'une fillette qui portait au

FIG. 1. — Reproduction photographique de la figure 4, table II, accompagnant le travail de Quincke

menton des godets faviques et qui habitait une maison voisine de celle où Bodin avait observé des souris malades. En fait, il ressort d'une lecture attentive du travail de Bodin que son *Achorion quinckeanum* n'est pas identique au parasite décrit par Quincke :

1° Les colonies sont blanches, duveteuses, plissées, mais leur revers est violacé, surtout si on le laisse à l'étuve. Il écrit, page 16 : « Vue par sa face inférieure, la plante est blanc jaunâtre, mais, si on la laisse à l'étuve pendant plus de trois semaines, on constate, après ce temps, que la face inférieure du champignon se pigmente, en totalité ou en partie, en violet foncé. » Quincke, au contraire, insiste sur la pigmentation jaune soufre du verso des colonies de l' α -Pilz.

2° Bodin constate l'apparition rapide de conidies latérales — aleuries — de 2,6 à 3 μ sur 4 à 5 μ , « comme chez les microspo-

rons ». Il apparaît également des chlamydospores, mais nulle part il ne signale la présence de fuseaux : le travail de Bodin est trop minutieux pour qu'on puisse croire qu'il ne les a ni vus, ni cherchés. D'autre part, dans son petit livre *Les Champignons parasites de l'Homme*, paru postérieurement à l'article que nous étudions, Bodin fait une description identique de l'*Achorion quinckeanum* et insiste sur le fait qu'il ne pourrait être confondu avec l'*Achorion arloingi* qui, lui, forme des « massues » uni- ou pluriseptées.

3° Quincke a recherché la lésion pilaire dans la lésion produite expérimentalement chez l'homme et ne l'a pas trouvée. Il ne parle pas de lésions des poils chez l'animal. Chez le cobaye, Bodin a vu « que les poils n'étaient que très peu atteints par le parasite, dont les filaments ne pénétraient que dans quelques-uns de ces poils sur une faible étendue et sans gagner la racine ». Dans la lésion humaine spontanée qu'il a observée, Bodin n'a pu trouver de lésion pilaire, pas plus d'ailleurs que chez la souris. « Quant aux poils, écrit-il, je ne les ai pas vu pénétrés chez la souris par les éléments du parasite et, comme le cas humain que j'ai examiné était localisé à la peau glabre, je ne puis dire si l'*Achorion quinckeanum* offre dans les poils une disposition identique à celle de l'*Achorion schænleini*, ou s'il présente quelque particularité permettant à l'examen microscopique de ces poils de reconnaître le champignon. »

Bodin conclut que le parasite qu'il décrit est plus proche des *Trichophyton* et des *Microsporum* que de l'*Achorion* responsable du favus humain.

Sabouraud, qui avait passé à Bodin un des cas de favus de la souris étudié dans le travail que nous venons d'examiner, avait apprécié les résultats obtenus par cet auteur, mais écrivit :

« Il y avait donc un *Achorion* duveteux, blanc, distinct de l'*Achorion* à culture spongoïde banal. Était-ce bien comme Bodin le voulut : l'*Achorion* duveteux z, trouvé par Quincke dans un cercle de favus herpeticus, chez un malade dont il avait obtenu l'*Achorion* banal au cuir chevelu, je ne le crois pas du tout. A mon avis, Quincke avait cultivé une impureté de la peau pour un favus, et l'*Achorion quinckeanum* appartient à Bodin, non à Quincke, mais peu importe. »

Ce qui est extraordinaire, c'est que Sabouraud, qui semble avoir eu en mains la même souche d'*Achorion quinckeanum* que Bodin, en fait une description absolument différente au point de vue microscopique, car il décrit des aleuries en grappes et des fuseaux. En examinant avec soin la figure 409 du traité des teignes, à la page 706, on s'étonne de trouver une image qui n'est pas éloignée

EXPLICATION DE LA PLANCHE X

Trichophyton (Achorion) quinckeanum

FIG. 2. — Inoculation humaine de l'*A. quinckeanum* au 10^e jour

FIG. 3. — Cultures d'*A. quinckeanum*. A gauche, sur milieu glycosé à 2 % ;
à droite, sur milieu glycosé à 2 %, additionné de placenta

FIG. 4. — Cultures sur lames d'*A. quinckeanum*

FIG. 5. — Culture d'*A. quinckeanum* sur cheveu. Nombreux organes perforateurs

de celle de trichophytons microïdes. Les aleuries en grappes et les fuseaux à extrémité obtuse et à queue courte et épaisse parlent en ce sens. Quant aux caractères macroscopiques des colonies, ce sont ceux d'une culture blanche, duveteuse, ressemblant fortement à du duvet pléomorphique.

Pour Sabouraud, l'*Achorion quinckeanum* est un *Achorion* : sa position systématique n'est pas autrement envisagée.

En 1911, Bloch isole de cinq cas humains des souches qu'il assimile à l'*Achorion quinckeanum*. Les cultures sont blanches, duveteuses, et leur verso est fréquemment violacé. Microscopiquement, il décrit des ectospores — aleuries — en grappes ou en épis, et plus rarement des fuseaux dont il ne donne pas une description complète. L'inoculation au cobaye est aisée. Chez l'homme, le cuir chevelu n'est jamais entrepris et il est exceptionnel que les poils follets le soient :

« Dans la seule observation que j'ai pu en faire », écrit-il, « le cheveu était rempli de filaments noueux, se ramifiant dichotomiquement, les uns allongés et minces, les autres plus larges, riches en protoplasme, qui vers le bulbe se résolvaient par place en spores mycéliennes ». Il conclut : « Nous devons arriver à la conclusion que nous avons affaire à un *Trichophyton*. »

Le travail de De Jong et Van Nederveen, de 1917, sur une épidémie de favus de la souris chez des militaires à Leyden, est difficile à interpréter. Les auteurs admettent que l'agent responsable de cette épidémie était l'*Achorion quinckeanum* ; que ses cultures sont blanches et duveteuses et que l'on trouve sur les filaments du mycélium des spores rondes ou ovales, mais pas de fuseaux.

Ota et Langeron, en 1923, placent l'*Achorion quinckeanum* dans le genre *Sabouraudites*, sous-genre *Closteramma*, caractérisé par la présence d'aleuries, de fuseaux et d'organes nodulaires, mais, ultérieurement (1930), Langeron et Milochevitch écrivent, page 494 :

« *Sabouraudites quinckeanus* (Zopf 1890), Ota et Langeron 1923. — La souche que nous avons étudiée (collection Sabouraud) ne nous a donné de fuseaux sur aucun milieu, même classique, mais beaucoup de chlamydospores sur milieu d'épreuve glycosé. Par contre, nous avons obtenu des vrilles sur crottin et surtout sur paille. »

Pour ces derniers auteurs, suivant leur classification de 1930, l'*Achorion quinckeanum* reste *Sabouraudites quinckeanus* (Zopf, 1890), Ota et Langeron 1923, emend. Langeron et Milochevitch 1930.

Dodge n'apporte aucune contribution personnelle et se borne, comme nous l'avons déjà signalé, à insister sur l'état confus du problème.

Lewis et Hopper affirment que des microconidies, des fuseaux et des organes nodulaires sont présents dans les cultures.

Quant à Conant et ses collaborateurs, ils font de l'*Achorion quinckeanum* Blanchard 1896 (*sic*) un synonyme de *Trichophyton mentagrophytes*, ce qui est simplifier le problème à l'extrême.

Enfin, Skinner, Emmons et Tsuchiya donnent comme seuls renseignements au sujet de *Trichophyton quinckeanum*: « colonies blanches et duveteuses; formation de conidies et de macroconidies ».

En comparant les données que l'on peut tirer des différents travaux que nous venons d'analyser, on doit conclure que la morphologie de l'*Achorion quinckeanum* est particulièrement variable et diverse, ou bien qu'on a classé sous le même vocable des espèces différentes.

Nous avons eu l'occasion d'examiner récemment une souris atteinte de favus, capturée dans la région bruxelloise. Cet animal présentait entre les deux oreilles un beau godet blanc sale de 3/4 de centimètre de diamètre et, dans l'oreille gauche, trois godets plus petits. Les godets sont fortement incrustés dans les tissus. En enlevant le plus grand, nous touchons immédiatement sur l'os. Il n'y a pas de lésion oculaire.

Un examen d'un fragment dilacéré du godet montre qu'il est constitué par des formes arrondies et des filaments mycéliens. Les formes rondes sont extrêmement nombreuses. Les filaments sont rares. Neuf fragments de godetsensemencés sur milieu glycosé à 2 p. 100 donnent tous des cultures pures d'emblée.

Inoculation humaine (pl. X, fig. 2) (1). — Un fragment de godet est broyé avec son volume de miel et inoculé par scarification à la face externe du bras gauche d'une jeune femme de 23 ans. Au 6^e jour, il n'y a aucune lésion apparente, mais, depuis 24 heures, la personne inoculée ressent un léger prurit. Au 7^e jour, on se trouve en présence d'un placard rond érythémateux, dans lequel on distingue à la partie supérieure trois petits godets blancs de 1 à 2 mm. de diamètre. Un des godets, examiné au microscope, montre les mêmes éléments que le godet murin. Un poil follet ne présente aucune lésion. Au 8^e jour, on voit distinctement huit godets et, au 9^e jour,

(1) Ce cas a été présenté à la séance du 12 juin 1949, de la Société Belge de Dermatologie et de Syphiligraphie.

toute la région inoculée est couverte de petits godets qui, en vieillissant, jaunissent. Au 10^e jour, tous les godets ont conflué et recouvrent la zone inoculée d'une croûte jaunâtre. Des rétrocultures pratiquées au 8^e et au 10^e jour sont positives. Quatre poils follets examinés au 8^e jour sont négatifs.

Au 13^e jour, suintement abondant et prurit intense ; les squames enlevées laissent apparaître un épiderme excorié dont tous les orifices pileux sont érodés. La plupart des poils sont éliminés. Deux des poils follets examinés ne montrent aucune lésion. On institue un traitement au Mydiphen, puis au Mycodécyl (1). Au 20^e jour, l'endroit inoculé ne présente plus qu'une pigmentation brunâtre.

La réaction à la trichophytine, négative le jour de l'inoculation, est devenue légèrement positive au 13^e jour (réaction tardive) et fortement positive au 20^e jour (réaction immédiate et tardive).

Des godets prélevés le 13^e jour furent inoculés sans succès à quatre souris blanches et avec succès à un jeune cobaye.

Inoculations au cobaye. — Trois jeunes cobayes ont été inoculés par scarification à la peau rasée du dos, l'un avec des fragments de godets de la souris originale, l'autre avec des fragments de godets prélevés au 13^e jour sur la lésion humaine expérimentale, le troisième enfin avec une culture seconde âgée de 16 jours. Le résultat de l'inoculation fut positif dans les trois cas et l'évolution de l'affection fut superposable chez les trois animaux : 1^e des godets font leur apparition au 7^e jour et augmentent en nombre et en grandeur jusqu'au 13^e jour. A ce moment, les animaux semblent subir une violente crise de prurit et se débarrassent par grattage de leurs godets : la peau inoculée est excoriée et sanguinolente. La guérison se produit vers la 3^e semaine ; 2^e les poils, dès le 7^e jour, présentent une lésion filamenteuse intrapilaire pure. Ils sont, d'autre part, entourés la plupart du temps d'un petit godet. Examinés en lumière de Wood, ils présentent une fluorescence verte ; 3^e les godets sont constitués par des filaments et des éléments sporulés qui sont des arthrospores.

Un essai de contamination de cobaye par un cobaye infecté a échoué : nous avons dans ce but placé un cobaye neuf, dont le dos

(1) Le Mydiphen (Aristopharm, Bâle) est un onguent qui renferme 4 % de sulfure de dioxy-dichlorodiphényle. N'ayant à ce moment aucune expérience de ce produit, nous avons préféré le remplacer, après 48 heures d'essai, par le Mycodécyl (Thérapiex, Paris), dont la pommade renferme 10 gr. d'acide undécylénique et 10 gr. d'undécylénate de zinc pour 100 gr. Ultérieurement, toutefois, nous avons obtenu une guérison rapide d'un herpès circiné dû à *Ctenomyces asteroides* en employant la pommade au Mydiphène suivie de la solution de Mydiphène à 5 %.

avait été rasé et scarifié, mais non inoculé, dans la même cage qu'un cobaye inoculé avec succès, mais ce fut sans résultat.

Inoculation à la souris. — Quatorze souris, dont onze blanches et trois grises, furent inoculées au dos ou à la base de la queue : 1° les unes avec le godet de la souris originale ; 2° les autres avec des godets prélevés au 13^e jour de l'inoculation humaine ; 3° d'autres encore avec des cultures.

Ces inoculations ont toutes échoué.

Il est bon toutefois de noter que les souris grises n'ont été inoculées qu'avec les cultures entretenues depuis trois mois sur milieux artificiels.

Morphologie macroscopique des cultures. — L'inoculation d'un fragment de godet sur milieu glycosé à 2 p. 100 fait apparaître une colonie duveteuse blanche, qui grandit rapidement et peut atteindre 3 cm. de diamètre en 15 jours dans une fiole d'Erhlenmeyer. En se développant, le caractère duveteux des colonies s'atténue : le duvet central se continue par un tapis blanc à duvet très court. La surface de la colonie est généralement tout à fait plane, mais on peut voir apparaître des plis qui partent du centre ; celui-ci peut être acuminé ou cratériforme (pl. X, fig. 3).

Les colonies sont fréquemment immergées et atteignent en profondeur un diamètre plus grand que le diamètre de la colonie vue en surface.

Le verso des colonies est jaune chamois, centré d'une zone violette, qui peut atteindre 1 cm. de diamètre dans une colonie dont le diamètre total égale 3 cm.

Il ne nous est pas apparu que le fait de cultiver les colonies à 37° augmentait l'importance de la teinte violette du verso.

Sur milieu de conservation, les colonies sont cartonnées et tout à fait blanches ; une seule fois, pour des raisons inexplicables, nous avons vu la colonie devenir rose. Le verso est jaune clair et généralement centré par un point violet.

Sur milieu au crottin de cheval, la colonie a un développement très réduit en surface, mais elle est profondément immergée. Elle est blanche, présente un umbo central ; au verso, elle est chamois clair et centrée par un point plus sombre.

Morphologie microscopique des cultures. — Lorsqu'on examine une culture de quelques jours après l'ensemencement par un fragment de godet, on trouve encore d'assez nombreuses arthrospores en voie de germination : elles forment un tube germinatif.

L'examen des cultures primaires vers le 5^e ou 6^e jour montre déjà d'assez nombreuses aleuries, disposées de part et d'autre des filaments ou libres. Les aleuries sont piriformes et ont les unes environ 2,7 μ sur 4 μ , les autres 4 μ sur 6,7 μ .

Les aleuries sont beaucoup plus abondantes dans les primocultures que dans les cultures secondes. Nous n'en avons jamais vu disposées en grappe.

Outre les aleuries, on trouve d'assez nombreuses chlamydospores, surtout terminales.

Nous n'avons trouvé aucune autre forme de reproduction.

Sur milieu au crottin de cheval, les aleuries sont particulièrement abondantes.

En cultures sur lame, réalisées avec des cultures primaires âgées seulement de 48 heures, il se développe un grand nombre d'aleuries le long des filaments aériens. Ceux-ci sont souvent très longs et très rectilignes, comme chez les *Trichophyton*. Dans une culture sur lame de 14 jours, les aleuries sont si nombreuses qu'elles forment de véritables manchons autour des filaments (pl. X, fig. 4).

Autres caractères. — Cultivé sur cheveu *in vitro* suivant la technique que nous avons exposée dans des travaux antérieurs, le parasite que nous avons isolé ne tarde pas à casser le cheveu. L'examen microscopique montre l'existence dans le cheveu d'innombrables *organes perforateurs* (pl. X, fig. 5).

D'autre part, sur milieu au placenta, préparé suivant la technique que nous avons précisée, le parasite manifeste un développement exubérant. Culture blanche, duveteuse, à plis très accusés, partant d'un centre en cratère. Le verso est violacé ou chamois. L'examen microscopique de ces cultures montre un nombre considérable d'aleuries (pl. X, fig. 3).

RÉSUMÉ

Le parasite que nous venons de décrire correspond exactement, au point de vue morphologique et microscopique, à celui que Bodin a décrit sous le nom d'*Achorion quinckeanum*. Au point de vue virulence, il faut noter que, dans nos expériences, il ne s'est pas montré pathogène pour la souris. Par sa morphologie macroscopique et microscopique, par la nature de la lésion pileaire expérimentale du cobaye, ce parasite se range dans le genre *Trichophyton*, *sensu* Langeron et Milochevitch 1930.

L'épithète « *muris* » accolée au nom du genre nous paraît indé-

fendable, Gluge et d'Udequem n'ayant fait qu'une description clinique d'un cas de favus chez la souris et ayant basé leur diagnostic causal, « *Microsporium muris* », sur un simple examen microscopique.

Le parasite décrit par Quincke sous le nom de « α -Pilz » ne paraît pas être semblable à celui qui fut décrit par Bodin ; la morphologie de l' α -Pilz est indiscutablement celle d'un *Microsporium*. Néanmoins, l'épithète « *quinckeanum* » consacrée par l'usage semble devoir être maintenue.

Il est assez inexplicable que les descriptions de Sabouraud et de Bodin, basées selon toutes les apparences sur un même parasite, diffèrent. Nous ne pouvons que constater le fait. S'il devait être admis qu'un même parasite soit doué d'un tel pouvoir de variation, nous n'aurions plus qu'à renoncer à tout espoir de classement, au moins en ce qui concerne le parasite du favus de la souris.

On comprend mal que pour Conant et ses collaborateurs, le *Trichophyton quinckeanum* soit synonyme de *Trichophyton mentagrophytes*, étant entendu que pour ces auteurs le terme *Trichophyton* comprend à la fois les *Trichophyton* vrais et les microïdes.

On ne s'explique pas davantage qu'Ainsworth admette que les mots « favus de la souris » impliquent comme agent causal *Trichophyton quinckeanum*, ce fait ne nous paraissant rien moins que démontré.

Nous avons isolé un agent du favus de la souris qui ne diffère en rien de celui décrit par Bodin et que nous considérons comme appartenant au genre *Trichophyton*, *sensu* Langeron et Milochévitch 1930. Il nous paraît souhaitable que ceux qui auront l'occasion d'étudier de nouveaux cas de favus de la souris s'attachent à préciser la morphologie macroscopique et microscopique du parasite responsable de l'affection.

BIBLIOGRAPHIE

- AINSWORTH (G. C.). — Fungous Diseases of Animals in Britain. *The Veterinary record*, LX, 405.
- BLOCH (B.). — Ueber das Vorkommen der Mäuse Favus beim Menschen und seine Stellung im System des Dermatomykosen. *Dermat. Zeitschr.*, XVIII, 1911, 451-461.
- BODIN (E.). — Sur le champignon du favus de la souris (*Achorion quinckeanum*). *Arch. Paras.*, V, 1902, 5-30.
- *Les champignons parasites de l'homme*, éd. Masson et Gauthier-Villars, Encyclopédie des aide-mémoire Leauté, Paris, 1902.
- CONANT (N. F.) et Coll. — *Manual of Clinical Mycology*, éd. Saunders, Philadelphia and London, 1947.

- DODGE (C. W.). — *Medical Mycology*, The C. V. Mosby Cy, St-Louis, 1935.
- GLUGE et D'UDEKEM (J.). — De quelques parasites végétaux développés sur des animaux vivants. *Bull. de l'Académie Royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique*, 26^e année, 2^e série, III, 1857.
- DE JONG (D. A.) et VAN NEDERVEEN (H. J.). — *Muizenfavus bij den Mensch*. *Tijdschr. v. Vergel. Geneesk.*, Deel II, 1917, Leiden, p. 255.
- LANGERON (M.) et BAEZA (M.). — Sur les dermatophytes qui causent la teigne faveuse humaine. *Ann. Paras.*, XIV, 1936, 398-400.
- LANGERON (M.). — *Précis de Mycologie*, Masson, Paris, 1945.
- LANGERON (M.) et MILOCHEVITCH (S.). — Morphologie des dermatophytes sur milieux naturels et milieux à base de polysaccharides. Essai de classification. *Ann. Paras.*, VIII, 1930, 465-508, pl. XVII-XXVI.
- LEWIS (G. M.) et HOPPER (M. E.). — *An Introduction to Medical Mycology*, The Year Book, publishers, Chicago, 1948.
- OTA (M.) et LANGERON (M.). — Nouvelle classification des dermatophytes. *Ann. Paras.*, I, 1923, 305-336.
- QUINCKE (H.) (Kiehl). — Ueber Favuspilze. *Arch. f. Experim. Path. und Pharmac.*, XXII, 1887, 62-76 (ausgegeben am 27 october 1886).
- SABOURAUD (R.). — *Les Teignes*, Masson, Paris, 1910.
- SKINNER (C. E.), EMMONS (C. W.) et TSUCHIYA (H. M.). — *Henrici's Molds, Yeasts and Actinomycetes*, éd. J. Wilay and Sons, New-York, et Chapman and Hall, London, 1948.
- VANBREUSEGHEM (R.). — Lésions déterminées *in vitro* par les dermatophytes sur des cheveux isolés. *C.R. Soc. Biol.*, Bruxelles, séance 25 juin 1949.
- La culture des dermatophytes *in vitro* sur des cheveux isolés. *Ann. Paras.*, Paris, XXIV, 1949, 559-573, pl. XXIV-XXVI.
- Technique de Filatov et cultures de dermatophytes. *Ann. Paras.*, Paris, XXIV, 1949, 555-558.

Institut de Médecine Tropicale Prince Léopold, à Anvers
(Directeur : Professeur A. Dubois).